

CRITIQUE NUITHONIE

«Le Joker», une vision de l'apocalypse au théâtre

Ce rire... Il rôte encore longtemps dans l'oreille, ce rire... Dur, malsain, moqueur. Pas un pied de nez, non. Comme un immense bras d'honneur au monde. Il a la voix de Vincent Rime, dans *Le Joker* de Larry Tremblay, mis en scène par Julien Schmutz à Nuithonie. Une voix d'outre-tombe, trafiquée par un micro et une amplification cavernueuse.

Il résonne dans l'atmosphère lynchienne du plateau, pénombre moite, éclairages rasant, ambiance pas franche. On devine une rue mal famée, un

appartement impersonnel, probablement au haut d'une tour, avec en arrière-plan un incendie qui se déclare. Un mélange de projections vidéo sophistiquées donne à l'espace une allure de dystopie cinématographique.

On y croise un policier véreux (Simon - Michel Lavoie), une caricature de poète maudit (Olivier - Jonas Marmy), une danseuse sortie d'on ne sait où (Alice - Cléa Eden). On apprend le suicide et la réapparition d'une mère (Julianne - Amélie Chérubin Soulières). Le joker

semble leur parler comme à l'intérieur d'eux-mêmes, il révèle leurs pires instincts. Mais le scénario déraile. Tandis que la ville brûle, c'est le règne des rumeurs, des tromperies et des faux-semblants. Tout sonne faux, dissonne, dans ce noir miroir de notre monde. Les corps finissent par se désarticuler, on dirait des pantins. Les voix se brisent, jusqu'à ce que nous ayons, en face de nous, des zombies. Des zombies au milieu des ruines, sous une couche de maquillage gris et de poussière soufflée par le rire gras du joker.

La construction de la pièce est brillante, le rythme serré, la tonalité profondément inquiétante, mais aussi absolument grotesque. Et pourtant ni l'auteur ni le metteur en scène ne tirent des grosses ficelles: il faut chercher le sens, les symboles sous ces apparences dérangées. Rien n'est direct, immédiat, simple. Comme cette petite musique de nuit, au piano, désaccordée par des bruits urbains, trafic, sirènes, manifestants. Dans ce ciel d'encre détrempe de pluie, où le temps suspendu, dilaté, ressemble à celui du

«rêve» – mais il faudrait plutôt écrire cauchemar –, la «contagion» est peut-être celle de nos esprits ou de nos consciences désorientées, désespérées, et surtout manipulées.

Pourquoi ces écrans – de fumée? Pourquoi les acteurs jouent-ils à jouer un rôle, exagèrent-ils les postures de leur rôle – avec cette distance fascinante et salutaire? On dirait qu'ils évoluent dans des mondes parallèles, qu'ils ne se trouvent pas tous dans la même temporalité. Et si la «métamor-

phose» crainte était souhaitable? Et s'il fallait comprendre l'apocalypse comme une révélation plus que comme une destruction? En quelque sorte, le costume à paillettes et le rire grotesque du joker tiennent de la fonction de l'art. La force de cette pièce de zombies, c'est d'instiller le doute. On ne connaîtra pas le fin mot de l'histoire. Mais la possibilité de la chute est vertigineuse... »

ELISABETH HAAS

► *Le Joker*, encore à l'affiche à Nuithonie les 5-6 et les 9-10-11-12-13 novembre.

Auteure d'origine fribourgeoise, Fabienne Radi aligne sans temps mort des recueils de textes incisifs et jubilatoires

UN MONDE BIEN CULOTTÉ

«JEAN-PHILIPPE BERNARD

Littérature ► Avouons-le, quand un film ou un livre sont affublés d'un titre bizzaroïde, ça n'est pas pour nous déplaire. Cela constitue même assez souvent un excellent point de départ. Impossible d'oublier le jour lointain où l'on a découvert que Michel Audiard avait baptisé l'un de ses longs-métrages *Le Cri du cormoran le soir au-dessus des jonques*. Dans le genre *Ton vice est une chambre close dont moi seul ai la clé*, giallo de Sergio Martino ou encore *Le fabuleux destin d'une vache qui ne voulait pas finir en steak haché*, roman de David Safier, trônent en bonne place dans notre hit-parade privé. Un hit-parade dont le classement a été quelque peu chamboulé par l'apparition surprise de *Notre besoin de culotte est impossible à rassasier*, un recueil de textes signés Fabienne Radi qui tombe à pic pour semer un peu de désordre au cœur des rayons un peu trop bien rangés dévolus à la littérature de ce coin de pays.

Fribourgeoise d'origine, Fabienne Radi «travaille à Genève et se repose en Gruyère». On a toutefois quelques doutes sur ce dernier point, tant la bibliographie de cette pétroleuse de la page blanche est abondante. L'intéressée, cependant, nous rassure: «J'enseigne les arts visuels à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD Genève). Je ne gagne pas ma vie avec l'écriture, ça c'est uniquement possible si on s'appelle Joël Dicker ou Michel Houellebecq...»

Les dents

Détentrice depuis le milieu des années 80 d'un master en sciences obtenu à l'Université de Fribourg, Fabienne Radi possède un CV aussi long qu'un film de David Lean (*Lawrence d'Arabie*) où figurent divers diplômes (en bibliothéconomie, en communication, en arts visuels) et dont la dernière actualisation en date fait état d'un Prix suisse de littérature obtenu cette année grâce à *Email diamant*, recueil de «32 récits à géométrie variable en lien avec les dents». La

récompense est importante mais sa lauréate, plutôt que de jouer les divas, préfère confier comment elle est parvenue à ce stade d'excellence et de reconnaissance: «Au début du millénaire, j'ai commencé des études en arts plastiques. J'étais dans la quarantaine, ce qui faisait de moi la plus vieille étudiante de l'école (rires). Je ne suis pas très habile de mes mains, je suis plutôt conceptuelle. Heureusement, j'ai rencontré des gens qui étaient dans l'écriture car la HEAD doit être le premier établissement à avoir créé un atelier d'écriture au sein d'une école d'art en étant persuadé qu'on peut traiter la matière texte comme on traite la peinture, la pâte à modeler ou encore le bois. Il s'agit là d'une approche plasticienne de l'écriture...»

Auteure imprévisible

Fabienne Radi s'interrompt un court instant. En raison sûrement de la friture qui ce matin-là s'invite ponctuellement sur la ligne. Le silence revenu, elle poursuit: «C'est une démarche très «perrequinienne». D'ailleurs, Georges Perec est l'une des personnes qui a eu sur moi une vraie influence parce qu'il travaille comme un plasticien! En littérature, on est encore beaucoup dans l'idée du créateur qui attend que l'inspiration lui tombe dessus comme le Saint-Esprit. En arts plastiques comme en musique à mon avis, on s'accorde plus rapidement avec l'idée qu'on peut utiliser des choses autour de soi. Et c'est ce que j'ai fait...»

Et bien fait, tant la lecture de ses travaux se révèle agréable, parfois même jubilatoire, très loin en tous cas de ces exercices hermétiques réservés à une élite qui font fuir en courant le grand public. Plonger dans sa copieuse bibliographie, c'est voyager en compagnie d'une auteure imprévisible qui chemine au gré de ses humeurs entre différents genres littéraires, de la chronique au poème en passant par le classement foldingue, la nouvelle ou l'anecdote piquante. Fabienne Radi, c'est une évidence, aime les bonnes histoires, la musique, la bande dessinée, le cinéma, les

artistes incorruptibles et tout un tas d'autres choses rangées dans une jolie boîte à surprises. Rigoureuse mais sans témoigner de la moindre raideur académique lorsqu'elle propose «Une autobiographie de Nina Childress», évocation on ne peut plus personnelle d'une artiste peintre franco-américaine qui fut un temps la chanteuse du groupe post punk *Lucrate Milk*, elle transforme une obsession non feinte pour les dents en quête artistique dans *Email diamant*. Un livre aussi secouant qu'une nuit au Palace (la boîte parisienne qui fut au crépuscule des seventies l'équivalent du Club 54 de New York) dans lequel on croise l'ancienne dentition de David Bowie et celle rutilante de Harry Dean Stanton, vieux desperado hollywoodien alors en fin de parcours.

Un peu de désordre au cœur des rayons trop bien rangés

Au sujet du récent *Notre besoin de culotte est impossible à rassasier*, on peut carrément parler de festival. Dans ce recueil de textes anciens et plus récents, on croise, deux infortunés cochons d'Inde, un professeur qui rappelle Paul Newman, l'accent vaudois en plus, Burt Lancaster en slip de bain, des figures de la pop culture et une jeune fille blonde dont le destin n'est pas sans rappeler celui des héroïnes de *Virgin Suicides*. Autant dire que Jacques Prévert, sur ce coup-là, peut aller se rhabiller. Tout cela est drôle, grave, érudit, libre et fou. Si Milan Kundera n'avait pas déposé la marque, on oserait même parler d'insoutenable légèreté de l'être. ►

► *Notre besoin de culotte est impossible à rassasier*, Ed. art&fiction, 192 pp.

► Lecture d'*Email Diamant*, jeudi 10 novembre, 18 h, BCU, Fribourg (en compagnie de Rebecca Gisler).



Fabienne Radi: la Fribourgeoise plane en toute liberté au-dessus des genres littéraires. Julien Chavallaz